

convint avec lui des conditions auxquelles il devrait se charger de l'affaire. Les deux jeunes gens se rendirent ensuite chez M. Paulin, qui accepta les propositions de Larry. Acte fut dressé des conventions, et le jeune avocat promit de partir le surlendemain.

Tout cela s'était passé avec une telle rapidité, qu'Antoine se crut le jouet d'un rêve. Il ne pouvait se persuader qu'un instant eût ainsi changé sa situation. Était-ce bien lui qui allait partir, lui qui allait traverser la France, voir le Rhin, fouler le sol de l'Allemagne? Que de fois, le front penché sur Goëthe, Schiller et Werner, il avait pensé

à ce grand pèlerinage, mais seulement comme à une de ces histoires de fées que l'on raconte à son ame pour la distraire! Et maintenant, voilà que ce songe était vrai! Il allait partir, il partait! et il ne reviendrait pas seulement tout imprégné des poétiques parfums de l'Allemagne, il reviendrait presque riche et capable enfin d'offrir un abri à celle qu'il aimait.

Ces pensées l'exaltaient jusqu'au délire. Il courut comme un fou chez sa mère, qu'il trouva dans la boutique, et lui raconta brièvement ce qui venait de se passer. En toute autre occasion, la veuve Larry se serait effarouchée d'une décision aussi subite; mais l'idée que cet éloignement pourrait rompre le mariage d'Antoine, et l'assurance donnée par celui-ci que l'affaire *rapporterait gros*, empêchèrent ses objections.

Après l'avoir avertie de tout préparer pour son départ, Larry se hâta donc de passer dans l'arrière-boutique où se trouvait Louise. Elle venait de quitter Arthur, et son visage, comme celui d'Antoine, rayonnait de bonheur. Les deux jeunes gens s'abordèrent avec tant de joie dans le cœur, que leur bonjour eut une expression d'aisance et d'affection dont ils avaient perdu l'habitude depuis long-temps.

— J'ai à vous parler, chère Louise, dit Antoine, je viens vous annoncer quelque chose d'heureux.

— Ce jour est donc destiné à la joie, répondit-elle avec timidité, car j'ai aussi à vous faire part d'une bonne nouvelle.

— Quelle est-elle?

— Voyons d'abord la vôtre.

Antoine sourit : il était debout devant Louise, jouant avec ses mains qu'il avait prises et jetant sur elle des regards pleins d'amour. Il savourait d'avance le plaisir qu'il allait lui causer.

— Préparez-vous à tout ce qu'il y a de plus extraordinaire. Il m'arrive une chose inouïe, incroyable; je suis menacé de devenir presque riche.

— Est-ce vrai?

— Riche pour nous, du moins, dont les vœux sont modestes; car vous n'êtes pas ambitieuse, n'est-ce pas? Vous n'aurez pas besoin d'un hôtel pour loger notre bonheur? Trois chambres avec des rideaux blancs, un

lit de cerisier et des fleurs, cela ne vous semblerait-il pas un palais?

Louise baissa les yeux avec un malaise évident; mais Antoine ne vit dans ce trouble qu'un embarras de jeune fille, qu'il ne voulut pas augmenter.

Il baisa doucement les mains de l'orpheline, puis il raconta le traité qu'il venait de conclure avec M. Paulin, lui annonçant qu'il partait le surlendemain.

Elle leva les yeux sur lui avec étonnement :

— Est-ce possible? un départ si subit et pour un si long voyage!

— L'affaire ne peut souffrir de retard.

— Et combien de temps durera votre absence ?

— Deux ou trois mois peut-être.

La jeune fille parut saisie ; mais il eût été difficile de dire si ce saisissement était dû à la douleur ou à la joie : Larry crut naturellement que l'idée de se trouver seule et sans appui la troublait.

— Ne vous affligez pas, lui dit-il en la rapprochant tendrement de son cœur, il m'est cruel de vous laisser seule ici ; mais je serai bientôt de retour, et alors tous vos tourmens seront finis. Jusque-là, soyez patiente pour supporter les durs caprices de ma mère ; ces épreuves sont les dernières.

Louise sentit que c'était le moment de parler.

— Mon courage est à bout, dit-elle, et après votre départ je souffrirais trop ici pour y rester.

— Hélas ! comment donc faire ?

— Je vous ai dit que j'avais aussi une bonne nouvelle à vous apprendre ; comme vous je suis devenue riche, et je puis vivre désormais sans être à charge à personne ; M. Boissard est venu me voir et m'a annoncé que la pension faite à ma marraine, par sa famille, m'était continuée.

— Et vous avez accepté ?

Louise le regarda avec surprise.